CHLOÉ DELAUME

S'ÉCRIRE MODE D'EMPLOI

publie.net

S'écrire, non pas à nu, mais parfaitement à vif, sans le tissu soyeux de la fiction classique, sans les transferts, les masques et tous les ornements qui rendent plus confortables tant le pacte d'écriture que celui de lecture.

ISBN 978-2-8145-0152-2

première mise en ligne sur publie.net le 28 septembre 2008
dernière mise à jour le 21 avril 2010

Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction. Je le dis, le redis, sans cesse partout l'affirme. Je m'écris dans des livres, des textes, des pièces sonores. J'ai décidé de devenir personnage de fiction quand j'ai réalisé que j'en étais déjà un. À cette différence près que je ne m'écrivais pas. D'autres s'en occupaient. Personnage secondaire d'une fiction familiale et figurante passive de la fiction collective. J'ai choisi l'écriture pour me réapproprier mon corps, mes faits et gestes, et mon identité.

Je m'appelle Chloé Delaume. Je suis un personnage de fiction. Je maîtrise le récit dans lequel j'évolue. C'est mon mode de contrôle, de contrôle sur ma vie. La vie et l'écriture, les lier au quotidien. Injecter de la vie au cœur de l'écriture, insuffler la fiction là où palpite la vie. Annihiler les frontières, faire que le papier retranscrive autant qu'il inocule. Ça ne m'intéresse pas d'être juste écrivain.

Je m'appelle Chloé Delaume. Je crois que tout le monde l'a compris. Mon prénom est celui d'une héroïne de Vian, décédée fin d'ouvrage cancer du nénuphar. Mon patronyme aussi, je l'ai échafaudé. *L'arve et l'aume* d'Ar-

taud, sa traduction d'Alice. J'ai dit : *ce nouveau Moi ne fera pas que raconter*. C'était en 99, mon corps était à la campagne. Bientôt il serait prêt à expérimenter.

Ce sera un témoignage. Je ne théorise pas. Je ne généralise rien, je suis les mains gantées dans mon laboratoire ; je manipule le ressenti, les souvenirs, la fiction. La manière dont s'opère toute reconstitution, la façon dont s'agencent entre eux les matériaux. Les formes que peuvent prendre un genre qui n'est pas anodin, ses variations et mutations, sa réaction au contact de techniques classiques ou très contemporaines. Je fais des tentatives, je ne suis même pas dans l'œuvre, juste dans la recherche. Certains objets s'avortent dans des précipités, d'autres résistent mieux à la publication. Je ne m'en préoccupe pas. Je les défends à peine. Seuls m'importent processus, tuyauteries, protocoles. J'explore, un point c'est tout.

Je pratique donc l'autofiction. J'utilise, comme mes pairs, le vécu comme matériau. Dans mon laboratoire je suis organisée, le passé à la cave et sur les étagères chaque souvenir étiqueté s'avère prêt à l'emploi. La mémoire est menteuse, la moindre réminiscence est toujours reconstruite, je ne fais confiance qu'au verbe pour en extraire

toujours l'initiale quintessence. En médecine chinoise, le cœur est relié à la langue.

J'ai annoncé pour titre : *S'écrire, mode d'emploi*. S'écrire : mode majeur *Je*. Mode d'emploi : document expliquant le fonctionnement d'un objet ou d'un service. S'écrire, mode d'emploi = notice = synthèse des expérimentations.

Si j'avais la notice, ce me serait utile, un peu comme pour la vie. Pourquoi s'écrire en *Je* si ce n'est pour que la vie se mêle à l'écriture de façon renouvelée, si possible inédite. Pourquoi s'écrire en *Je*, et pas en marquise qui bien sûr, ça va de soi, sortirait à cinq heures.

S'écrire, non pas à nu, mais parfaitement à vif, sans le tissu soyeux de la fiction classique, sans les transferts, les masques et tous les ornements qui rendent plus confortables tant le pacte d'écriture que celui de lecture.

Démultiplier le *Je*, en faire une trinité. L'auteur, le narrateur, le personnage central. Décliner ces trois *Je*, tenter de les combiner, de les subdiviser, pour obtenir des formes kaléidoscopiques. À chaque livre, tourner le tube et scruter les motifs qui s'imposent aux miroirs. Complexifier le Je, s'écrire c'est aussi ça. Le choix de l'autofiction ne relève en rien d'une forme de facilité. Si le *Je* est spontané, il n'en est pas de même pour sa mise en fiction et sa scénographie.

Se prendre comme sujet, verbe et puis complément. Faire du Je une syntaxe, plus qu'une étude externe. L'autofiction n'est pas qu'une démarche littéraire, c'est dans le champ des possibles un vrai positionnement. Aujourd'hui, plus que jamais. Alors pourquoi ce choix, le choix de l'autofiction.

Pourquoi s'acharner à s'écrire, alors que l'horloge galvanise le roman néo-réaliste, et le règne du livre à bonne petite idée. Le livre à bonne petite idée = association d'un dispositif simple et efficace + un bon petit problème de société. Pourquoi s'astreindre au Je, alors qu'il est demandé de réfléchir sur le monde, jamais sur le Je-monde. Une piste : Christine Angot, *L'usage de la vie* : « Ceux qui écrivent des univers sains et ouverts, leurs livres sont moches et débiles ».

Faire acte d'autofiction. De façon frontale ou détournée, par l'allée principale ou les chemins de traverses. Toujours y revenir, car revenir au Je pour ne pas qu'il se noie dans le réel débordant de fictions collectives. Familiales, religieuses, économiques, politiques, sociales. Avènement des fables et du storytelling. Dissolution de l'individu dans le flux des fictions en cours. Songer aux travaux récents de Bernard Stiegler, *Mécréance et Discrédit*, les

sociétés incontrôlables d'individus désaffectés. À Miguel Benasayag, aussi, *Le mythe de l'individu*. Conclure : écrire le Je = un acte de résistance ; autofiction = un geste politique. Ecrire le *Je* ne relève en rien du narcissisme, mais de l'instinct de survie dans une société où le capitalisme écrit nos vies et les contrôle.
S'écrire, mode majeur *Je*, pourquoi. Dans mon cas se décèle : problème identitaire. Mon *Je* est fragmenté, analyser de quoi il peut être constitué. Pour ça le décomposer ; les remugles du vieux Moi, l'actuelle Chloé Delaume, étudier chaque parcelle. Faire de l'autofiction une sorte d'hygiène mentale, parce que l'autofiction ira toujours plus loin que la psychanalyse. Diagnostic : bipolaire à tendance psychotique. Ne peut être gérée par un divan pluché, les ressorts risquent juste de lui filer le tétanos.
Préciser l'écriture, un mode conjuratoire. Ajouter : l'écriture peut être une thérapie, mais. L'important c'est de produire de la littérature. S'écrire est différent de consigner sa vie. Il s'agit de s'écrire, pas de se rédiger. Le mouvement implique une préoccupation esthétique, dans l'écriture comme dans la vie. Faire de sa vie une œuvre d'art, et d'une œuvre d'art sa vie. L'autofiction in-

vite le lecteur à se pencher sur la façon dont s'écrit sa propre existence. Sur la place de son Je dans la vie. Autofiction : comme en physique quantique le fait d'observer change l'état de ce qui est observé. Autofiction : le sujet n'observe pas seulement ce qu'il vit, le sujet vit ce qu'il observe.

Alors.

Je pratique donc l'autofiction. J'utilise, comme mes pairs, le vécu comme matériau. Dans mon laboratoire je suis organisée, le passé à la cave, le présent dans le chaudron. La mémoire est tricheuse, y compris l'immédiate. Je ne fais confiance qu'à la viande, au ressenti des nerfs, au fissuré des os. Le sujet n'observe pas seulement ce qu'il vit, le sujet vit ce qu'il observe.

S'écrire, écrire le *Je*, j'ai dit : mode d'emploi. Une démarche volontaire et un choix qui fait sens. A présent que le pourquoi a été abordé, la question reste comment. Comment. Comment s'écrire. Le réel, la fiction, les préoccupations esthétiques, comment ça se mélange, dans quel ordre, quels outils. Dans mon laboratoire, j'effectue des essais. Je tente de confectionner des textes autofictifs, ils sont de plusieurs types, en fonction des projets.

Parfois la vie suffit à nourrir le procédé. Parfois la vie précède, la vie marque le corps et le corps retransmet. À la langue d'effectuer le travail de conversion. Les mots comme la syntaxe doivent rester organiques. Je ne crois pas aux vertus de l'imagination.

J'en appelle aux exemples, aux livres que j'ai faits. Des romans, ça va de soi, comme autant d'épisodes. D'épi-

sodes de ma vie, de traces de mes recherches. Une mise en fiction de mon état mental, de mon vécu, de mes quêtes et de ma reconstruction. Parce que je me reconstruis par la littérature. L'écriture et la vie, un pacte de lecture mais aussi, et surtout, un pacte de survie. Ce n'est pas de la pose, c'est la réalité. Lacan, une fois, a dit : *Le réel, c'est quand on se cogne*. Mon écriture emploie une encre d'ecchymoses, seul un je plein de bleus peut y être décliné.

Classeur. Fiches. Expérience romanesque 01. 2000. *Les Mouflettes d'Atropos* : être monnaie vivante. Par les Moi fractionnés reconstituer l'expérience de la prostitution. Approche traditionnelle de l'autofiction. Les faits et événements sont strictement réels, le prisme de la fiction effectue son travail d'agencement et de stylistique. Tout vu, rien inventé. Un emprunt, une devise. Remarque : autofiction = un genre qui correspond à ma structure psychique.

Expérience romanesque 02. 2001. *Le Cri du Sablier* : dire l'enfance équarrie en pratiquant le vers blanc, parce que les asticots grignotent papa maman. Faire que la syntaxe soit meurtrie, à l'image du corps de l'enfant. Autofiction

classique. Tout vu, rien inventé. Ce que je redessine, c'est mon ombre sur la pierre après Hiroshima.

Expérience romanesque 03. 2003. *La vanité des somnambules* : se pencher sur ce que peut-être le concept d'autofiction, et par là proposer une dramaturgie. Explications. De mon *Je* qui s'écrit, quatrième épisode. Chloé Delaume est un personnage de fiction pire que les autres, qui refuse de finir juste couchée sur papier. De la Somnambulie, elle guette un corps où s'incarner. Parce que le mien est vacant tellement je le déserte, c'est en moi qu'elle choisit désormais d'habiter. La mise en scène d'une lutte, d'une invasion. De la façon dont l'autobiographie bascule inéluctablement dans l'autofiction. Parce que la mémoire est menteuse, je le dis et redis, et cela ad libitum. Parce que les traumatismes souvent se fictionnalisent pour que la vie puisse être avec eux compatible. C'était un témoignage, je ne théorise pas. Juste une petite mise en scène de la problématique.

Expérience romanesque 08. 2007. *La dernière fille avant la guerre*. Contexte : une commande. Réflexe : une vérification. Collection Naïve Cessions, un espace à contraintes, 128 pages, un thème : rapport au rock mis en fiction. Recherche : le dédoublement du je. Il y a la voix